

*Il s'agit dans ce travail de reprendre l'incipit de Histoire d'une fille de ferme de Maupassant dans le style de Balzac. Cet incipit doit comporter trois éléments particuliers, à savoir, un portrait physiognomonique, une description de lieu et un dialogue balzacien.*

Par une belle et ardente journée de printemps, alors que tous les gens de la ferme étaient partis aux champs plus rapidement qu'à l'habitude, Rose, la servante, se trouvait encore à la cuisine, affairée à nettoyer les couverts.

Aménagée de la manière la plus simple au moyen de quelques meubles rustiques et crasseux, la cuisine reflétait à merveille la vie sobre des gens de campagne. Au milieu se trouvait une longue table de noyer autour de laquelle étaient disposées sept ou huit vieilles chaises poussiéreuses ; elle avait pour tout ornement un bouquet de coquelicots fraîchement coupés et disposés dans une vieille bouteille de vin qui tenait ici lieu de vase. Au fond de la pièce se dressait une imposante horloge en bois qui produisait un tic-tac sonore ainsi qu'un dressoir, sur le haut duquel étaient rangées les assiettes. Dans le coin opposé se trouvait une petite commode qui, à défaut d'être de bon goût, se montrait fort utile, dans la mesure où de nombreux comestibles y étaient habituellement entreposés et ainsi mis hors de portée des mouches en saison estivale. Une cheminée rudimentaire trônait sur un des quatre pans de mur d'argile noirci, où reposait une grosse marmite de fonte pleine d'eau sous laquelle brillaient encore quelques braises incandescentes. Sur le rebord de la cheminée on pouvait voir une ou deux petites boîtes ayant autrefois contenu quelques bonbons, une pomme de pin recouverte d'une fine couche de poussière, quelques bougies de cire jaunâtre mais également une petite gravure qui représentait un paysan derrière un bœuf tirant une charrue, tableau témoignant à merveille du caractère inéluctablement archaïque de la paysannerie. Les hommes ont beau inventer de nouvelles techniques d'assolement pour accroître leur production, ils n'en travaillent pas moins la terre de la même manière que leurs ancêtres. Le sol était fait de terre battue et des toiles d'araignées mêlées à des harengs saurs et des rangées d'oignons pendaient aux poutres enfumées du plafond. Cette pièce était éclairée par deux fenêtres rectangulaires qui étaient placées côte à côte et donnaient sur le jardin. Elles étaient composées de carreaux crasseux, striés par endroits de fines rayures qu'avait jadis causées le givre au cours de certains hivers particulièrement rudes. D'écoeuvantes odeurs de basse-cour et des relents fermentés d'étable s'infiltraient par la porte entrouverte et s'amalgamaient à merveille avec les effluves d'ingrédients bouillis ou frits que l'on sent habituellement dans les cuisines, si bien qu'un putois aurait pu en faire son logis. Cette pièce était concomitante à une autre plus petite, à l'intérieur de laquelle on déposait les laitages à crémier. Bien que la porte fût fermée, les odeurs âcres des laitages pénétraient également dans la cuisine. Ainsi, si l'on eût eu à décrire l'odeur de cette pièce, on eût pu dire qu'elle exhalait l'odeur de ferme, charriant avec elle les goûts des multiples productions qui font la richesse de ces lieux.

Il était impossible de ne pas être admiratif devant cette servante robuste. Quoiqu'elle eût à sa charge des travaux de ferme particulièrement pénibles, elle se tenait parfaitement droite, comme si ses tâches quotidiennes l'avaient renforcée davantage. Ses cheveux, d'un blond légèrement doré, étaient simplement noués en une petite tresse qui retombait à présent sur son épaule alors qu'elle se penchait pour puiser de l'eau encore chaude de la marmite pour la vaisselle. Ses yeux, grands et larges, étaient d'un vert profond ; et son regard intense, trahissant un tempérament passionné, courageux et énergique, était magnifiquement mis en valeur par deux sourcils courts et élégamment arqués. Son nez relativement charnu,

aux formes arrondies, s'accommodait à merveille avec l'ensemble de ses traits. Ses joues étaient rondes et pleines du genre de celles qu'ont encore les enfants et sa bouche, quoique petite, était ornée de lèvres épaisses où Lavater, qui se plaisait à voir dans les lèvres le reflet du caractère, aurait sans doute vu l'expression d'une marque de faiblesse encline à la jouissance et à la sensualité. Elle avait des bras forts et puissants ainsi que de petites mains carrées associées à des doigts anguleux et bien articulés qui lui offraient ainsi une grande agilité dans les travaux manuels. Elle était habillée simplement d'une jupe de toile bon marché surmontée d'un caraco et était chaussée de sabots de bois comme en portent généralement les gens de campagne. Le moindre trait de sa physionomie trahissait une naïveté enfantine, virginale. Ses grands yeux, vagabondant çà et là, semblaient s'étonner de tout ce qu'ils voyaient comme si c'était le premier regard qu'elle portait alors sur le monde. Cependant, cette ingénuité apparente était contrebalancée par une véritable ténacité de caractère. Rose était une jeune femme énergique, valeureuse, dotée d'une robustesse que l'on ne rencontre que rarement chez les femmes. Ainsi, cette puissance physique alliée à la candeur de ses traits faisait de notre jeune servante un personnage étrange comme il est rare d'en voir. On ne pouvait qu'être touché par une physionomie si douce qui pourtant portait en elle cette curieuse ambivalence causée par la présence de cette force indomptable, de cette fabuleuse puissance qui émanait de sa personne.

Après avoir rangé les assiettes et les couverts, essuyé les quelques miettes et taches de diverses origines qui traînaient sur la table, puis nettoyé la cheminée, elle s'assit un instant et pensa se mettre à coudre comme elle en avait l'habitude. Cette activité lui permettait généralement de se détendre tout en ayant une occupation utile. Cependant, elle n'en eut pas la force et, incommodée par les odeurs désagréables de la cuisine alliées à la tiédeur moite qui y régnait alors, elle se leva puis s'avança jusqu'au pas de la porte afin de respirer un instant l'air du dehors.

Quelques poules se vautraient sur un tas de fumier qui se trouvait juste devant la porte, grattant paresseusement la terre pour y dénicher quelques vers. A chaque instant, le coq, qui se trouvait au milieu de ses compagnes, en choisissait une puis lui tournait autour tout en gloussant et en gonflant ses plumes. En un battement d'ailes, celui-ci se retrouvait sur le dos de la poule qui le recevait d'un air tranquille, s'abandonnant ainsi sereinement aux élans que lui dictait la nature, son instinct. Lorsque c'était fini, celle-ci secouait vivement ses plumes laissant, alors s'échapper un nuage de poussière, puis retournait se mettre à son aise sur le tas de fumier.

Rose les regarda rêveusement puis leva les yeux, et fut brusquement éblouie par l'éclat du soleil de ce début d'après-midi miroitant dans les pommiers en fleurs. Le ciel, d'un bleu parfaitement pur, n'offrait pas le plus vapoureux nuage qui eût pu se révéler annonciateur d'une éventuelle averse, d'un éventuel orage.

Affolé de gaîté, un jeune poulain vigoureux passa au galop devant elle. Il fit deux ou trois fois le tour d'un des fossés plantés d'arbres puis s'arrêta aussi brusquement qu'il était survenu, tournant la tête dans une expression de surprise, comme s'il prenait subitement conscience de la solitude dans laquelle il se trouvait.

Cette scène donna à Rose une irrésistible envie de courir, de se mouvoir et simultanément, un besoin fort pressant de s'étendre, d'allonger ses membres afin de se reposer un instant dans cet air immobile et chaud. Après avoir fait quelques pas dans cette piquante chaleur caractéristique des heures les plus ensoleillées de la journée, elle décida d'aller chercher les œufs. Le poulailler se trouvait au fond du jardin non loin d'un hangar et de la petite cabane qui faisait office de bergerie. Il y régnait une chaleur étouffante et des odeurs de fiente et de paille fermentée piquaient au nez. Incommodée par cette atmosphère suffocante, la servante se hâta de ramasser les douze ou treize œufs qu'elle trouva et rentra à

la ferme les déposer dans le buffet. Se sentant à nouveau importunée par les odeurs de la cuisine, elle sortit pour s'asseoir quelques instants sur l'herbe.

Un vaste tapis de verdure s'étendait devant elle jusqu'au hangar dans lequel on avait coutume de ranger les chariots et les voitures ; l'herbe était haute et parsemée de pissenlits éclatants semblables à une multitude de petits soleils. Cette verdure était entrecoupée de trois longs fossés dans lesquels étaient plantés quelques pommiers et pruniers ou autres arbres fruitiers. Il faisait si chaud que l'on pouvait observer quelques fumées légères s'échappant des toits de chaume sur lesquels poussaient d'odorants iris aux feuilles semblables à des sabres.

Elle se leva et se dirigea cette fois vers le hangar. Elle passa à côté d'un creux de verdure couvert de violettes qui répandaient une fragrance des plus agréables. Au-delà du talus, on pouvait apercevoir la vaste campagne qui s'étendait au loin, parsemée de bosquets d'arbres qui délimitaient les cultures. Quelques petits chemins ruraux serpentaient entre les champs et les collines afin de relier entre eux les moindres petits villages, hameaux ou fermes isolées dans l'herbe grasse printanière. En y prenant garde, un observateur attentif aurait pu distinguer de minuscules petites silhouettes affairées aux travaux des champs ainsi que de petits chevaux tirant des charrues semblables à des jouets d'enfants. Cette vaste plaine verdoyante était bordée par de hautes montagnes vêtues d'un voile brumeux aux colorations légèrement bleutées.

Elle ouvrit les deux grands battants de bois du hangar et s'y engouffra. À peine eut-elle pénétré à l'intérieur qu'elle s'arrêta un instant, goûtant la fraîcheur qu'offrait l'ombre et habituant ses yeux encore éblouis par la clarté du jardin. Au milieu se trouvait un vieux chariot auquel il manquait une roue à l'avant, il reposait alors sur le flanc à la manière d'un animal blessé. Au mur étaient accrochés à des clous des faucilles, des marteaux, des pinces, une lourde hache au fer terni et encore de nombreux autres outils aux formes les plus étranges et des plus diverses. Rose monta à l'échelle qui conduisait au grenier où étaient entreposés les ballots de paille. Elle en prit un et le jeta du haut du grenier avant de redescendre prudemment l'échelle et de s'y asseoir. Cependant, comme elle ne s'y trouvait pas à son aise, elle défit le lien afin d'éparpiller la paille sur le sol. Puis, prise d'une délicieuse mollesse, elle s'y étendit sur le dos, plaçant les bras derrière la nuque, et s'abandonna tranquillement au sommeil.

Jacques, le garçon de ferme, s'approcha d'elle à pas de loup. Originaire de Picardie, il était de grande taille et large des épaules comme le sont généralement les gens de sa région. Il avait un visage carré propre aux hommes d'une nature plutôt tenace, dont la volonté peut parfois même tourner à l'entêtement. Ses cheveux bruns, légèrement en bataille, étaient parsemés de quelques brins de paille récoltés dans la bergerie où il avait travaillé jusqu'alors. D'un gris froid, ses yeux étaient surmontés de sourcils épais qui conféraient à son regard une certaine dureté. Son nez était plat et large, assorti de grosses narines qui donnaient à ses traits une physionomie primitive, animale. Sa bouche, particulièrement grande et parée de lèvres épaisses, était comme encline aux plaisirs de toutes sortes. Si l'on prenait le temps d'étudier son visage avec la plus vive attention, on pouvait observer que son oreille droite était d'une taille légèrement supérieure à celle de son oreille gauche, ce qui trahit, selon certains savants, un comportement simple où l'instinct triomphe de l'intelligence. Ses mains, larges et calleuses, étaient fort sales ; en effet, en observant avec attention ses doigts gros et noueux, on ne pouvait que remarquer ses ongles qui, bien qu'étant coupés court, étaient bordés à leurs extrémités de lignes de crasse noire. Si l'on eût voulu se divertir à le comparer, comme le fait Lavater, à un animal, on l'eût certainement associé à un taureau. Tout comme ce bovidé, il était particulièrement apte à exercer les travaux physiques de la ferme ; de même, il était affublé d'un esprit simple et peu enclin aux préoccupations intellectuelles. Il était vêtu d'habits de drap grossier, usés et rapiécés en

certains lieux, noircis par la transpiration en d'autres endroits ou par la terreuse poussière caractéristique des fermes. Son pantalon était parsemé d'une multitude de poils ivoire qui s'étaient accrochés au tissu rugueux alors qu'il se trouvait sans doute dans la bergerie. Il était chaussé d'une paire de sabots de bois légèrement trop petite pour accueillir ses grands et larges pieds. La grossièreté de cet homme taillé à coups de serpe, la simplicité d'esprit que révélaient ses traits, faisait de lui une sorte d'homme animal dont le comportement n'était dicté que par les sens.

Obéissant à son tempérament bestial, il tenta d'embrasser la servante endormie, mais celle-ci, qui s'en aperçut, se releva brusquement et le gifla.

- Pardonne-moi ! dit-il confus, de l'air de l'écolier qui se repent d'avoir fait une bêtise.

Il resta quelques moments assis auprès d'elle au milieu des brins de paille éparpillés sur le sol de terre, puis finit par rompre enfin le silence gêné qui s'était établi entre eux et dit d'une voix qui trahissait une légère incertitude :

- L'année s'annonce bien pour les récoltes.

Rose acquiesça d'un léger signe de tête. Se sentant encouragé, il reprit :

- Nous n'avons plus qu'à espérer que le temps se maintienne ainsi, le maître a dit qu'il grossirait les payes ! Espérons qu'il tienne parole !

- Ma foi, Monsieur est un brave homme, renchérit Rose, nous pouvons avoir confiance en lui. Espérons simplement que nos voisins ne nous joueront point de mauvais tours comme y a de ça un an. J'ai vraiment besoin de cet argent pour l'envoyer à maman.

- Elle habite loin, ta mère ?

- Non, simplement à quelques lieues d'ici, mais elle est bien malade.

- Je te comprends, lui dit-il d'un ton compatissant en se rapprochant un peu plus d'elle, les miens sont morts y a de ça quelques mois déjà. Je me sens triste encore lorsque je pense à eux et aux bons moments passés en leur compagnie.

A ces mots, Rose se sentit particulièrement émue, attendrie. Jacques en profita pour se rapprocher davantage de la jeune servante et, hébété par le désir, se frotta légèrement à elle.

- Il y a bien longtemps que je n'ai point vu maman, lui dit-elle, c'est dur, tout de même, d'être séparées tant que ça.

Alors qu'elle regardait au loin, au-delà du hangar, les villages qui s'étendaient vers le Nord, Jacques, agissant davantage par son instinct que par sa raison, comme tout homme répondant à une physionomie aussi bestiale, en profita pour la saisir à nouveau à la nuque et l'embrassa. Notre énergique servante réagit aussitôt et lui assena un violent coup de poing sur son large nez de bovidé. Ses naseaux se mirent à saigner aussi abondamment qu'une fontaine si bien qu'il dut sortir du hangar pour aller appuyer sa large tête primitive contre un arbre, pressant sa narine épaisse avec le vieux mouchoir à carreaux rouges qui traînait dans la poche de son pantalon depuis l'hiver. Attendrie à nouveau par ce grand Picard, Rose le rejoignit tout en contractant ses sourcils fins qui donnaient une expression inquiète à sa physionomie.

- Ça te fait mal ?

Cette innocente question fit rire Jacques d'un rire empreint de nervosité ; il lança à Rose un regard plein d'admiration, un regard respectueux, ressentant pour la première fois une affection d'une tout autre nature, un véritable amour, et murmura :

- Cré coquin.

Le sang avait cessé de couler de son nez encore rouge. Craignant la poigne rude de Rose, il lui proposa de se promener quelques instants entre les pommiers du jardin. La jeune femme accepta et lui prit le bras comme le font naturellement les jeunes promis de haute condition, le soir, dans l'avenue, lorsqu'ils rentrent du théâtre ou bien de l'opéra. Au bout de quelques pas, elle lui dit :

- Ça n'est pas bien, Jacques, de me mépriser comme ça.

- Ah ! Te mépriser, Rose ? Je ne te méprise point, c'est simplement que je t'aime !
- Alors, tu me veux bien en mariage ? dit-elle en s'arrêtant brusquement et en le regardant avec intensité.

Il parcourut une nouvelle fois les moindres traits de sa physionomie agréable, ses joues rouges et pleines, sa large poitrine saillante sous l'indienne de son caraco, ses grosses lèvres fraîches, s'arrêtant sur chaque petite goutte de sueur qui perlait sur sa gorge laiteuse ; puis, envahi à nouveau par un impétueux désir, il lui répondit :

- Oui, je le veux bien.

La jeune servante l'enlaça alors de ses grands bras forts et l'embrassa avec fougue et volupté si longtemps que le souffle en vint à leur manquer.